

Histoires de filles *Volver* de Pedro Almodóvar

Mariève Desjardins

Volume 25, Number 1, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60801ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desjardins, M. (2007). Review of [Histoires de filles / *Volver* de Pedro Almodóvar]. *Ciné-Bulles*, 25(1), 61–62.



Renaissance

Renaissance

35 mm / n. et b. /
105 min / 2006 / anim. /
France-Royaume-Uni-
Luxembourg

Réal. : Christian Volckman
Scén. : Mathieu Delaporte
et Alexandre de la Patellière
Mus. : Nicholas Dodd
Mont. : Pascal Tosi
Prod. : Aton Soumache
Dist. : Vivafilm
Int. : Patrick Floersheim,
Laura Blanc, Virginie Mery

1920), œuvre emblématique de l'expressionnisme allemand, ou **Metropolis** (1927) de Fritz Lang.

Toutefois, malgré le côté grandiose, les décors dessinés restent dans l'ensemble réalistes dans la mesure où ce nouveau Paris conserve un bon nombre d'éléments de celui que l'on connaît aujourd'hui. Le style ainsi développé, s'inspirant par moments de l'œuvre du dessinateur Enki Bilal (dans la *Trilogie Nikopol*, notamment) contribue à créer un univers étouffant dans la surcharge architecturale, mais crédible et ancré dans les principales caractéristiques de la Ville lumière. L'imagerie utilisée doit, finalement, son côté vraisemblable à des emprunts à d'autres films récents, comme **Minority Report** de Steven Spielberg (2002), avec ses écrans géants tactiles. Ce n'est peut-être pas un hasard si ces deux récits se situent en 2054.

Par ailleurs, le film reprend les codes du film noir américain en faisant appel à des personnages caractéristiques du genre. Ainsi, la femme fatale et le détective blasé aux allures de vilain garçon se retrouvent dans une sale affaire qui les dépasse et qui pourrait bien les mener à leur perte. Cependant, en combinant des éléments de diffé-

rentes époques cinématographiques, **Renaissance** propose un monde formel qui lui est propre. Cela lui permet à la fois de s'inscrire en continuité avec l'histoire du cinéma et de créer un récit aux résonances très actuelles, entre autres en ce qui concerne le comportement des scientifiques, particulièrement dans le domaine de la génétique. Les scénaristes mettent d'ailleurs le spectateur en présence d'une découverte qui pourrait modifier radicalement le comportement humain. C'est cette découverte, faite par Ilona, qui devient le moteur du récit dont la force est de s'éloigner un peu des clichés.

Réalisé grâce à la technique de capture de mouvements (*motion capture*), le film utilise une forme d'animation contemporaine. Plus ou moins l'équivalent de la rotoscopie, qui permet de redessiner des mouvements animés réels à partir d'images filmées sur pellicule, la technique ici utilisée rend possible l'enregistrement des gestes d'un acteur pour les reproduire sur un personnage virtuel. Cela permet évidemment un rythme fluide et réaliste qui, ajouté au noir et blanc, confère à l'image un fini léché et une atmosphère particulière. Tout cela donne à **Renaissance** sa grande singularité. ■

Volver de Pedro Almodóvar

Histoires de filles

MARIÈVE DESJARDINS

Ce n'est pas par hasard que le réalisateur espagnol a intitulé sa plus récente œuvre **Volver**, qui signifie « revenir » en espagnol : celle-ci est en effet tissée de retours. D'abord, la caméra d'Almodóvar revient s'amouracher des femmes, après deux œuvres qui plongeaient dans des univers masculins (**La Mauvaise Éducation** et **Parle avec elle**). Ensuite, Carmen Maura, son actrice fétiche des années 1980, se pointe à nouveau le bout du nez après une brouille qui avait entaché leur complicité. Aussi, le film raconte l'histoire d'une mère (Carmen Maura) supposément morte et enterrée qui refait irruption dans la vie de ses filles avec un secret qu'elle n'aurait pu traîner dans sa tombe. D'un point de vue narratif, c'est également un retour à une légèreté qui avait été avalée par le drame dans ses derniers films.



Volver

Volver

35 mm / coul. / 121 min /
2006 / fict. / Espagne

Réal. et scén. : Pedro Almodóvar
Image : José Luis Alcaíne
Mus. : Alberto Iglesias
Mont. : José Salcedo
Prod. : Agustín Almodóvar
et Esther García
Dist. : Les Films Séville
Int. : Penélope Cruz, Lola Dueñas,
Carmen Maura

Dans **Volver**, on badine avec la mort. C'est d'ailleurs ce qu'annonce la scène d'ouverture : des femmes astiquent joyeusement la tombe de leurs morts dans le cimetière d'un petit village de La Mancha. Dès les premières minutes du film, la mort vient aussi mettre fin au calvaire de Raimunda (Penélope Cruz), mal mariée à un bon à rien lubrique. Cette peste de mari ayant tenté de violer la fille de Raimunda, l'adolescente, dans un acte désespéré de défense, l'assassine à coups de couteau. L'événement à forte teneur dramatique devient, contre toute attente, prétexte à rigolade, surtout dans les scènes où Raimunda doit se débarrasser de l'encombrant cadavre. La mort est tour à tour banalisée, salvatrice et même réversible puisque Almodóvar se joue de la Grande Faucheuse en laissant croire qu'un personnage revient du royaume des morts. Le cinéaste a d'ailleurs avoué avoir fait ce film avec le dessein de se réconcilier avec l'angoisse que lui procure la mort. Sachant cela, le traitement presque frivole de ce sujet grave ne surprend plus.

Dans ses dernières œuvres, Pedro Almodóvar avait habitué le spectateur à d'habiles jeux de miroirs qui se construisaient

à partir de mises en abîme de la représentation. En enchâssant une création artistique dans la trame principale — qu'il s'agisse d'une pièce de théâtre, d'un film, d'un spectacle de danse ou d'une corrida —, Almodóvar provoquait un va-et-vient constant entre la réalité et la fiction. Ce dédoublement superposait les niveaux de sens, donnant un effet de profondeur à la fois jubilatoire et vertigineux au récit. Avec **Volver**, ces chassés-croisés narratifs ont été abandonnés au profit d'une forme beaucoup plus linéaire.

Si ce parti pris pour une narration épurée, privée d'un luxe de références, a été salué par certains critiques qui y voyaient la sobriété d'un réalisateur plus mature, il semble que le film s'étire parfois en longueur. En fait, c'est justement dans l'emprunt aux différents genres que s'exprime le penchant référentiel du réalisateur dans **Volver**. Il passe du mélodrame à la comédie de situation, du téléroman à l'eau de rose au polar, du naturalisme au surnaturel, tout ça avec un grand amour du kitsch et de la culture populaire. Et il n'hésite pas à tremper dans la trivialité, comme en témoigne la place qu'il fait aux ragots piqués dans les magazines et échangés dans le salon de

coiffure de Sole (Lola Dueñas), mais aussi aux plaisanteries et aux situations un peu vulgaires, comme celle où Raimunda sent la présence de sa mère à ses flatulences. Ce brassage de tons rappelle que le cinéaste est avant tout un iconoclaste se laissant guider par l'émotion. À ce titre, **Volver** est un ravissement pour les sens avant de l'être pour l'esprit.

Sans crier au génie, il faut admettre que **Volver** est un hommage vibrant aux femmes, à leur beauté et à leur courage devant l'épreuve, mais aussi à la solidarité dont elles savent faire preuve. Une scène emblématique, teintée d'humour noir, évoque très bien ce lien qui unit les femmes dans le film. Quand, après le meurtre, un voisin questionne Raimunda sur la tache de sang qui macule sa robe de chambre, elle répond le plus naturellement du monde : « *Cosas de mujeres* » (histoires de femmes). Cette petite phrase ne pouvait viser plus juste. Non seulement les hommes sont complètement évacués de cet univers, mais c'est entre elles, dans l'intimité d'une cuisine ou d'un salon de coiffure, qu'elles trouveront l'issue à leurs drames. Et que mère et fille chemineront vers la réconciliation. ■